

Le développement d'une science nouvelle au Ve s. : la médecine, de la recherche des causes à une réflexion sur la nature humaine

Isabelle Gassino

isabelle.gassino@univ-rouen.fr

1. Hérodote I 1 (texte et traduction Ph.-E. Legrand, CUF, 1948)

Ἡροδότου Θουρίου ιστορίας ἀπόδεξις ἦδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται, μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλέα γένηται, τὰ τε ἄλλα καὶ δι' ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι.

« Hérodote de Thourioi expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés ; en particulier, ce qui fut cause que Grecs et Barbares entrèrent en guerre les uns contre les autres. »

2. Pindare, *Pythiques*, III vers 51-53 (texte et traduction A. Puech, CUF, 1922).

τοὺς μὲν μαλακαῖς ἐπαιδαῖς ἀμφέπων,
τοὺς δὲ προσανέα πίνοντας, ἢ γυίοις περάπτων πάντοθεν
φάρμακα, τοὺς δὲ τομαῖς ἔστασεν ὀρθούς.

« <Asclépios> les délivrait chacun de son mal, tantôt en les guérissant par de doux charmes, tantôt en leur donnant des potions bienfaisantes, tantôt en appliquant à leurs membres toutes sortes de remèdes ; tantôt enfin il les remettait droits, par des incisions. »

3. Hippocrate, *La maladie sacrée* I 1-4 (texte et traduction J. Jouanna légèrement modifiée, CUF, 2003)

1 Περὶ τῆς ἱερῆς νόσου καλεομένης ὧδε ἔχει · οὐδὲν τί μοι δοκεῖ τῶν ἄλλων θειοτέρη εἶναι νόσων οὐδὲ ἱερωτέρη, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχει καὶ τὰ λοιπὰ νοσήματα ὅθεν γίνεται, φύσιν δὲ αὕτη καὶ πρόφασιν. 2 Οἱ δ' ἀνθρώποι ἐνόμισαν θεῖόν τι πρῆγμα εἶναι ὑπὸ ἀπειρίας καὶ θαυμασιότητος ὅτι οὐδὲν ἔοικεν ἑτέροισι. Καὶ κατὰ μὲν τὴν ἀπορίην αὐτοῖσι τοῦ μὴ γινώσκειν τὸ θεῖον διασφάζεται, κατὰ δὲ τὴν εὐπορίην τοῦ τρόπου τῆς ἰήσιος ᾧ ἰῶνται, ἀπόλλυται, ὅτι καθαρμοῖσί τε ἰῶνται καὶ ἐπαιδιῆσιν. 3 Εἰ δὲ διὰ τὸ θαυμάσιον θεῖον νομίζεται, πολλὰ τὰ ἱερά νοσήματα ἔσται τούτου εἵνεκεν καὶ οὐχὶ ἔν, ὡς ἐγὼ δεῖξω ἕτερα οὐδὲν ἦσσαν ἐόντα θαυμάσια οὐδὲ τερατώδεα, ἃ οὐδεὶς νομίζει ἰρὰ εἶναι · τοῦτο μὲν οἱ πυρετοὶ οἱ ἀμφημερινοὶ καὶ οἱ τριταῖοι καὶ οἱ τεταρταῖοι οὐδὲν ἦσσαν μοι δοκέουσιν ἰροὶ εἶναι καὶ ὑπὸ θεοῦ γίνεσθαι ταύτης τῆς νόσου, ᾧν οὐ θαυμασίως γ' ἔχουσι · τοῦτο δὲ ὀρῶ μαινομένους ἀνθρώπους καὶ παραφρονέοντας ἀπ' οὐδεμιῆς προφάσιος ἐμφανέος καὶ πολλὰ τε καὶ ἄκαιρα ποιέοντας, ἐν τε τῷ ὕπνῳ οἶδα πολλοὺς οἰμώζοντας καὶ βοῶντας, τοὺς δὲ καὶ πνιγομένους, τοὺς δὲ καὶ ἀναΐσσοντας τε καὶ φεύγοντας ἔξω καὶ παραφρονέοντας μέχρι ἐπέγρωνται, ἔπειτα δὲ ὑγίεας ἐόντας καὶ φρονέοντας ὥσπερ καὶ πρότερον, ἐόντας τ' αὐτοὺς ὠχροὺς τε καὶ ἀσθενέας, καὶ ταῦτα οὐχ ἅπαξ, ἀλλὰ πολλάκις · ἄλλα τε πολλὰ ἐστὶ καὶ παντοδαπά, ᾧν περὶ ἐκάστου λέγειν πολὺς ἂν εἴη λόγος. 4 Ἐμοὶ δὲ δοκέουσιν οἱ πρῶτοι τοῦτο τὸ νόσημα ἀφιερῶσαντες τοιοῦτοι εἶναι ἀνθρώποι οἷοι καὶ νῦν εἰσι μάγοι τε καὶ καθάρται καὶ ἀγύρται καὶ ἀλάζονες, ὁκόσοι προσποιέονται σφόδρα θεοσεβεῖς εἶναι καὶ πλεον τι εἰδέναι. Οὗτοι τοίνυν παραμπεχόμενοι καὶ προβαλλόμενοι τὸ θεῖον τῆς ἀμηχανίης τοῦ μὴ ἴσχειν ὃ τι προσενέγκαντες ὠφελήσουσιν, ὡς μὴ κατάδηλοι ἔωσιν οὐδὲν ἐπιστάμενοι, ἰρὸν ἐνόμισαν τοῦτο τὸ πάθος εἶναι καὶ λόγους ἐπιλέξαντες ἐπιτηδεῖους τὴν ἴησιν κατεστήσαντο ἐς τὸ ἀσφαλὲς σφίσιν αὐτοῖσι.

« 1 Sur la maladie dite sacrée, voici ce qu'il en est. Elle ne me paraît nullement plus divine que les autres maladies ni plus sacrée, mais de même que toutes les autres maladies ont une origine naturelle à partir de laquelle elles naissent, cette maladie a une origine naturelle et une cause déclenchante. 2 Les hommes, cependant, ont accredité la croyance qu'elle est une œuvre divine du fait de leur inexpérience et de leur étonnement devant une maladie qui ne leur paraît nullement semblable aux autres. Or, si par l'incapacité où ils sont de la connaître son caractère divin demeure, en revanche, par la facilité qu'ils ont à trouver le mode de traitement par lequel ils soignent, ce caractère divin disparaît, du fait qu'ils soignent avec des purifications et des incantations. 3 Et si c'est à cause de son aspect étonnant qu'on doit la croire divine, il y aura beaucoup de maladies qui seront sacrées à cause de cela, et non pas une seule ; car je vais montrer que d'autres maladies ne sont nullement moins étonnantes ni moins prodigieuses, maladies que personne (pourtant) ne croit être sacrées. D'une part, les fièvres quotidiennes, les fièvres tierces et les fièvres quartes ne me paraissent nullement être moins sacrées ni moins provoquées par un dieu que cette maladie-là ; or devant ces fièvres les hommes n'éprouvent certes pas d'étonnement. D'autre part, je vois des gens tomber dans la folie et le délire sans aucune cause apparente et accomplir bien des actes inconvenants, et je sais que dans le sommeil bien des gens gémissent et crient, que certains aussi étouffent, que d'autres même se dressent d'un bond, fuient au dehors et délirent jusqu'à leur réveil, puis retrouvent la santé et la raison comme auparavant, sauf qu'ils restent pâles et sans force, tout cela ne se produisant pas une fois, mais bien des fois. Et il existe bien d'autres maladies de toutes sortes dont l'exposé cas par cas exigerait un long discours. 4 À mon avis, ceux qui les premiers ont attribué un caractère sacré à cette maladie étaient des gens comparables à ce que sont aujourd'hui encore mages, purificateurs, prêtres mendiants et charlatans, tous gens qui affectent d'être fort pieux et de détenir un savoir supérieur. Ces gens-là donc, se drapant dans le divin pour voiler leur incapacité à détenir quoi que ce soit d'utile à prescrire, de peur qu'éclate au grand jour leur totale ignorance, ont accredité la croyance que cette affection était sacrée, et ajoutant à cela des explications appropriées, ils établirent un mode de traitement qui visait à leur propre sécurité. »

4. Alcméon de Crotona (né vers 500 ?), cité par Aetius, in *Doxographi Graeci*, éd. Diels, De Gruyter, 1929 (2e éd.) (traduction I. Gassino)

Ἄλκμαίων ἔφη τῆς μὲν ὑγείας εἶναι συνεκτικὴν τὴν ἰσονομίαν τῶν δυνάμεων, ὑγροῦ ξηροῦ θερμοῦ <ψυχροῦ> πικροῦ γλυκέος καὶ τῶν λοιπῶν, τὴν δ' ἐν αὐτοῖς μοναρχίαν νόσου παρασκευαστικὴν εἶναι. Λέγει δὲ τὰς νόσους συμπίπτειν ὡς μὲν ὑφ' οὗ δι' ὑπερβολὴν θερμότητος ἢ ξηρότητος, ὡς δὲ ἐξ οὗ διὰ πλῆθος τροφῆς ἢ ἔνδειαν (...).

« Alcméon dit que la santé réside dans la parité des principes vitaux – humide, sec, chaud, froid, amer, doux et le reste – et que, à l'inverse, la prééminence de l'un sur les autres amène la maladie. Il dit que les maladies surviennent à cause d'un excès de chaleur ou de sécheresse, ou bien d'une nourriture en trop grande ou en trop faible quantité. »

5. Thucydide, II 47 sq (texte et traduction J. de Romilly, CUF, 1953)

Voir le texte complet (avec la traduction de J. Voilquin) sur <http://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/intro.htm>

« <Les Lacédémoniens> n'étaient encore que depuis peu de jours en Attique, quand l'épidémie se mit à sévir parmi les Athéniens ; et l'on racontait bien qu'auparavant déjà le mal s'était abattu en diverses régions, du côté de Lemnos entre autres, mais on n'avait nulle part souvenir de rien de tel comme fléau ni comme destruction de vies humaines. Rien n'y faisait, ni les médecins qui, soignant le mal pour la première fois, se trouvaient devant l'inconnu (et qui étaient même plus nombreux à mourir, dans la mesure où ils approchaient le plus de malades : αὐτοὶ μάλιστα ἔθνησκον ὄσω καὶ μάλιστα προσῆσαν), ni aucun autre moyen humain. De

même, les supplications dans les sanctuaires, ou le recours aux oracles et autres possibilités de ce genre, tout restait inefficace : pour finir, ils y renoncèrent, s'abandonnant au mal.

(48) Celui-ci fit, dit-on, sa première apparition en Éthiopie, dans la région située en arrière de l'Égypte ; puis il descendit en Égypte, en Libye et dans la plupart des territoires du grand roi. Athènes se vit frappée brusquement, et ce fut d'abord au Pirée que les gens furent touchés : ils prétendirent même que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaines en cet endroit). Puis il atteignit la ville haute ; et, dès lors, le nombre de morts fut beaucoup plus grand. Je laisse à chacun — médecin ou profane — le soin de dire son opinion sur la maladie, en indiquant d'où elle pouvait vraisemblablement provenir, et les causes qui, à ses yeux, expliquent de façon satisfaisante ce bouleversement, comme ayant été capables d'exercer une telle action. Pour moi, je dirai comment cette maladie se présentait ; les signes à observer pour pouvoir le mieux, si jamais elle se reproduisait, profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu : voilà ce que j'exposerai — après avoir, en personne, souffert du mal, et avoir vu, en personne, d'autres gens atteints (αὐτός τε νοσήσας καὶ αὐτὸς ἰδὼν ἄλλους πάσχοντας).

(49) Cette année-là, de l'aveu unanime, se trouvait, en fait, privilégiée par la rareté des autres indispositions ; mais les affections antérieures, quand il y en avait, finirent toutes par tourner à ce mal. En général, pourtant, rien ne lui fournissait de point de départ : il vous prenait soudainement, en pleine santé. On avait tout d'abord de fortes sensations de chaud à la tête ; les yeux étaient rouges et enflammés ; au dedans, le pharynx et la langue étaient à vif ; le souffle sortait irrégulier et fétide. Puis survenaient, à la suite de ces premiers symptômes, l'éternuement et l'enrouement ; alors, en peu de temps, le mal descendait sur la poitrine, avec accompagnement de forte toux. Lorsqu'il se fixait sur le cœur, celui-ci en était retourné ; et il survenait des évacuations de bile, sous toutes les formes pour lesquelles les médecins ont des noms, cela avec des malaises terribles. La plupart des malades furent également pris de hoquets à vide, provoquant des spasmes violents : pour les uns, ce fut après l'atténuation de ces symptômes, pour les autres bien plus tard. Au contact externe, le corps n'était pas excessivement chaud ni non plus jaune ; il était seulement un peu rouge, d'aspect plombé, semé de petites phlyctènes et d'ulcérations ; mais, à l'intérieur, il brûlait tellement qu'on ne pouvait supporter le contact des draps ou des tissus les plus légers : on ne pouvait que rester nu ; et rien n'était tentant comme de se jeter dans une eau fraîche : beaucoup même, parmi ceux dont on ne s'occupait pas, le firent, en se laissant prendre, par une soif inextinguible, au fond des puits ; et que l'on bût beaucoup ou peu, le résultat était le même. À cela s'ajoutait, de façon continue, l'impossibilité de trouver le repos et l'insomnie. Le corps, pendant la période active de la maladie, ne s'épuisait pas ; il résistait même de façon surprenante aux souffrances ; aussi deux cas se produisaient-ils : ou bien, et c'était le cas le plus fréquent, on mourait au bout de huit ou de six jours, sous l'effet de ce feu intérieur, sans avoir perdu toutes ses forces ; ou bien, si l'on réchappait, la maladie descendait sur l'intestin, de fortes ulcérations s'y produisaient, en même temps que s'installait une diarrhée liquide ; et, en général, on mourait, plus tard, de l'épuisement qui en résultait. En effet, le mal passait par toutes les parties du corps, en commençant par le haut, puisqu'il avait d'abord eu son siège dans la tête : si l'on survivait aux plus forts assauts, son effet se déclarait sur les extrémités. Il atteignait alors les parties sexuelles, ainsi que le bout des mains et des pieds ; beaucoup ne réchappaient qu'en les perdant, certains, encore, en perdant la vue. Enfin, d'autres étaient victimes, au moment même de leur rétablissement, d'une amnésie complète : ils ne savaient plus qui ils étaient et ils ne reconnaissaient plus leurs proches. »

6. Sophocle, *Œdipe roi* 58-72 (texte A. Dain et traduction P. Mazon légèrement modifiée, CUF, 1958)

58 ὦ παῖδες οἰκτροί, γνωτὰ κοῦκ ἄγνωτά μοι
προσήλθεθ' ἰμείροντες · εὐ γὰρ οἶδ' ὅτι
61 νοσεῖτε πάντες, καὶ νοσοῦντες ὡς ἐγὼ
οὐκ ἔστιν ὑμῶν ὅστις ἐξ ἴσου νοσεῖ.
Τὸ μὲν γὰρ ὑμῶν ἄλγος εἰς ἓν ἔρχεται
64 μόνον καθ' αὐτόν, κοῦδέν' ἄλλον, ἢ δ' ἐμὴ
ψυχὴ πόλιν τε κάμει καὶ σ' ὁμοῦ στένει.
Ὡστ' οὐχ ὑπνω γ' εὐδοντά μ' ἐξεγείρετε ·
67 ἀλλ' ἴστε πολλὰ μὲν με δακρύσαντα δῆ,
πολλὰς δ' ὁδοὺς ἐλθόντα φροντίδος πλάνοις ·
ἦν δ' εὐ σκοπῶν εὕρισκον ἱάσιν μόνην,
70 ταύτην ἐπραξα · παῖδα γὰρ Μενοικέως
Κρέοντ', ἐμαυτοῦ γαμβρόν, ἐς τὰ Πυθικὰ
ἔπεμψα Φοῖβου δώμαθ', ὡς πύθοιθ' ὅ τι
δρῶν ἢ τί φωνῶν τήνδε ῥυσαίμην πόλιν.

« Mes pauvres enfants, vous venez à moi chargés de vœux que je n'ignore pas — que je connais trop. Vous souffrez tous, je le sais ; mais quelle que soit votre souffrance, il n'est pas un de vous qui souffre autant que moi. Votre douleur, à vous, n'a qu'un objet : pour chacun lui-même et nul autre. Mon cœur à moi gémit sur Thèbes et sur toi et sur moi tout ensemble. Vous ne réveillez pas ici un homme pris par le sommeil. Au contraire, j'avais, sachez-le, répandu déjà bien des larmes et fait faire bien du chemin à ma pensée anxieuse. Le seul remède que j'aie pu, tout bien pesé, découvrir, j'en ai usé sans retard. J'ai envoyé le fils de Ménécée, Créon, mon beau-frère, à Pythô, chez Phœbos, demander ce que je devais dire ou faire pour sauvegarder notre cité. »